

Luang Prabang

Brouillard du fleuve et des montagnes
L'aube bataille froidement.
A midi quand le soleil gagne,
Le ciel meurt d'éblouissement.

Aussi superlatifs qu'ils soient
Les cocotiers auprès des temples
Courbent l'échine vers les toits
Comme pour enseigner d'exemple.

Ces toits de temples ont l'air d'ailes
Couvant des bouddhas plus nombreux
Et plus dévots que les fidèles
Ronflant devant ces bienheureux.

Dans ces pagodes, la déco
Rien qu'au pochoir sans demi-teinte
Magnifie d'effrayants chromos
De légendes faussement saintes.

Les trois cents marches du Phoussi
Une fois les grimpe le sage
Mais fou dévot qui les gravit
Une autre fois ou davantage.

Même les doux frangipaniens,
Nus, ratatinent leurs offrandes :
Sans feuilles sans fleurs ils ne tendent
Vers le ciel que moignons d'acier.

En ces temps d'aviaire et de rage
Quelle inconscience d'arpenter
Les fondrières que partagent
Clebs et volaille en liberté !

La cabane sur pilotis
Dans sa mare aux trois lotus roses :
L'ange gardien semble parti...
Le paradis prend-il la pose ?

Dépouillé le lit des monarques ,
Mais leur corbillard couvert d'or :
Car tout roi dort, on le remarque,
Plus royalement dans la mort.

Le Manoluk Hôtel m'accueille,
Œuvre d'un négociant de bois
Si prosélyte que je crois
Dormir déjà dans mon cercueil.

Il se vend des algues d'eau douce.
Pourquoi n'en ai-je pas goûté ?
Le goût du Mékong où ça pousse
Me restera à inventer.

Au marché du soir la jeunesse
Des cinq continents communique
Par troc de prénoms et d'adresses
Devant une assiette garnie.

Luang Prabang n'était que du
Ripolin sur des antiquailles
Oublié dès que j'aurai vu
L'or des chefs d'œuvre de Chiang Mai.